

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 12

Artikel: Patois du Valais : (Troistorrents)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217098>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR FÊTER NOS MAGISTRATS

UN de nos fidèles lecteurs nous adresse les vers que voici, qui furent plus ou moins improvisés à l'occasion des dernières élections communales. Ils sont encore de saison.

(Air : *Vaudois, un nouveau jour se lève.*)

Ainsi qu'après une victoire,
Fêtons gaiement nos magistrats ;
Les uns s'en vont, et non sans gloire,
Après vingt-cinq ans de combats.
A ceux qui vont prendre leur place,
Et marcher vers les temps nouveaux,
Souhaitons d'aussi longs travaux
Et même cœur que rien ne lasse.
Que par leurs soins règne à jamais
L'amour des lois, la liberté, la paix ! (bis)

II

(Air : *Le Dézaley.*)

Vingt-cinq ans d'efforts et de peines,
A Gaillard, eût-il fallu moins,
Pour régénérer nos domaines,
Chalets, forêts, pressoirs et vins ?
En vigoureux fils de la vigne
Travaillant ferme, avec succès,
Il nous laisse un La Côte digne
De tutoyer le Dézaley.
Qu'on m'apporte mon vidercomme,
C'est l'heure où je veux être gai ;
Versez-moi ces crus qu'on renomme ;
A moi, versez La Côte et Dézaley !

III

(Air : *Roulez tambours !*)

Paul Maillefer, notre terre romande
Connait ce nom, l'homme et le citoyen ;
Et tout entière espère et lui demande
Qu'il soit encor notre ferme soutien.
Jamais à Berne, notre Suisse,
N'eut plus vaillant porte-drapeau ;
Ah ! qu'il le porte et nous unisse,
Toujours plus haut ! (bis)

Freymond, Deluz et Bourgeois, aux conquêtes
De l'idéal qui nous rassemble ici,
Restez toujours, restez ce que vous êtes
Et nos cadets vous fêteront aussi.
Le pied sûr et la mine fière,
Comme un vaillant porte-drapeau,
Vous porterez notre bannière
Toujours plus haut !

IV

(Air du début : *Vaudois, un nouveau jour se lève.*)

Vaudois, l'amour de la patrie
Est en butte à des coups nombreux ;
Ceux qui frappent, pris de folie,
Certes, n'en sont pas plus heureux.
Nous, répandons, dignes de vivre,
Sur eux toujours plus de clarté ;
C'est le vin de la liberté
Qui les déroute et les enivre.
Et qu'en tous lieux règne à jamais
L'amour des lois, la liberté, la paix ! (bis)

23 décembre 1921.

Ch. YUNG-CHAPUIS.

PATOIS DU VALAIS

(Troistorrents).

Les promnés deu Valais.

UN se reindin eu martia de Monthey, dou Savoyâs avainton iu, à Vérenché, on biau premai tzerdia de groussés bregnoles.

A Tzâté (Châtel), les promnés cressont sî lou sapins. Faut pas s'étenâ se lou pouros Coidzous n'en pas ito capablos de résista à la tentachon...

De nué, en revenien, ion des dou larenets va hinâu sî le premai et, quemion on iradia, se boueté à creula les promnés. L'âtro, pé dezo, tâtâvé din l'herba les promnés que tiézaivont. Lea première tzoza que va atrapa se treuvé on crapaud...

Tô ébahi de ci nové fruitadzo, et creié tzipoupa à son compaignon :

— Daude ! Daude ! Les promnés du Valais l'ante des tzambés ?

— Medze todzo, ne dit ran, que répond le sajou.

E parèt que di adon lou Coidzous totzont pâ mè les promnés deu Valais. E dion que sentent le bô... Tant pis ! (Nouvelliste Valaisan.)

LE « TRACASSET »

Voici quelques spécimens d'annonces extraites du *Tracasset*, journal humoristique publié, à Payerne, à l'occasion des Brandonis :

Café de la Poste. — W. Wegmann-Klopfstein, seul vendeur des grandes chopos. Belle vue sur la foire aux cochons. * * *

Buffet de la Gare. — Chez Frédi. — Cuisine soignée. Spécialité d'amandes tardives. Libellules pour le service. * * *

Auto-Garage. — J. Maffiolini. — Vélos, autos. Tout pour réparations. Révisions soignées. On travaille jour et nuit. Explosions à toute heure. * * *

Favre & Cie (S. A.). — Fers, quincaillerie, clouterie, casserolerie, combustibles. Boulets du Sonderbund. Fers aigre-doux. Machines pour agronomes. Hâche-paille pour Allemands. Patins à roulettes pour moblots.

AU TRIBUNAL. — *Le juge.* — Accusé, le tribunal vous condamne à la prison à perpétuité.

L'accusé. — Mais...

Le juge. — Pas un mot de plus, sans cela on vous donnera un an de plus.

FRANCHISE. — *Emma.* — Quand Georges a demandé ta main, tu as assurément dit, n'est-ce pas : « Oh ! cette demande est si inattendue ! »

Clair. — Non. J'avais l'intention de le dire, mais j'étais si troublée que j'ai dit : « Ah ! enfin ! »

LE FEUILLETON



POULARD ET MOTTU

III

UNE AVENTURE DE VOYAGE

— Alors, tu es bon pour la « grande maison » ?
— Me prends-tu pour un mendiant ? Quand je suis pris, c'est pas pour des prunes !

Et, très fier de n'être pas un pauvre diable de riponnier, à peu près honnête et incapable d'un gros délit, l'homme regardait dédaigneusement Poulard et Mottu, comme s'il eût regardé deux épaves, et sa grosse moustache noire cachait mal un sourire de pitié, tandis qu'il redressait sa haute taille, sa puissante carrure bien vêtue d'un complet de confection :

— Oui, oui, on est bon pour la « grande maison ». On y a déjà mangé plus d'une soupe et on y mangera encore plus d'une miche...

Il affirmait cela avec une conviction absolue, mais sans l'arrogance qu'il avait affectée une minute auparavant. Il eut même un mouvement d'épaules, un geste de découragement devant l'inévitable, devant la fatalité. Oui, il y était allé à la « grande maison ». Oui, il y retournerait. Pourquoi ? Le savait-il lui-même ? Parce que c'était sa destinée, à laquelle il ne pouvait échapper. Et cet homme robuste, jeune encore, courbait l'échine sous le poids de choses déjà lointaines, mais dont les conséquences s'accumulaient, toujours plus lourdes et jamais interrompues. Il n'avait plus l'apparence, maintenant, de la bête fourbe dans la fosse et qui cherche une issue; il ressemblait, plutôt, à l'animal soumis et résigné, qui accepte la chaîne et lâche la main du maître.

Poulard allait s'étendre sur les planches.

— Méfie-toi des couvertures, fit l'autre en les repoussant vers l'Allemand. Si tu n'as pas froid, laisse-les. C'est plus prudent. Elles pourraient bien être habitées...

— Tu penses ?

— Ma foi, les gaillards qui couchent ici ont souvent plus de vermine que d'écus.

Cela dit, le camarade s'étendit sur le lit de camp, à bonne distance de l'Allemand. Poulard fit de même, tandis que Mottu, roulé dans une couverture, se blottissait sur l'asphalte, dans un coin de la cellule. Et ils dormirent. Mais l'« hôtel » n'était guère tranquille et la clientèle, qui paraissait ce soir-là relativement nombreuse, n'avait rien du pacifique bourgeois auquel le portier remet clef et chandelle. A tout instant, le gendarme de garde, inquiet et redoutant peut-être quelque tentative d'évasion, ouvrait brusquement la porte pour inspecter son monde et le compter :

— Un, deux, trois, quatre, ça y est.

Et il refermait avec un violent bruit de clefs et de verrous qui faisait hurler de colère l'homme de la « grande maison » :

— Peuvent pas seulement vous laisser dormir. Embêtent les gens le jour et la nuit.

Parfois on introduisait, dans une cellule voisine, un nouveau locataire, grincheux ou geignant. Une femme fut enfermée. Elle pleurait, lamentant : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! mes pauvres petits... » Et quelqu'un — le brigadier sans doute — s'efforçait de la consoler : « Ils ne manquent de rien... Ils sont chez votre mère... » Mais la malheureuse n'écoutait pas; hantée par la vision des enfants restés seuls et qui la cherchaient peut-être, elle sanglotait plus fort, répétant sa douloureuse plainte : « Mon Dieu ! Mon Dieu !... mes pauvres petits !... » Et la voix s'élevait de plus en plus désespérée, ou bien une impulsion de colère éclatait tout à coup au milieu des sanglots; et c'étaient alors d'inutiles coups de pied dans la porte, un assaut de rage impuissante contre les inébranlables verrous. Puis, fatiguée, la pauvre suppliait encore : « Ouvrez-moi ! Ouvrez-moi ! » avec, toujours par intervalles, la plainte maternelle : « Mes petits ! mes pauvres petits ! »

Mottu, dont les pensées cherchaient rarement plus loin que les faits, murmura :

— Ils fichent dedans les femmes qui ont des gosses, maintenant. C'est pas croyable des choses pareilles.

Et il se retourna dans son coin, cachant sa tête sous la couverture pour ne pas entendre et s'endormir. Mais, baste, pas possible. Le chagrin de la femme était à peine apaisé qu'on amena deux ivrognes qui s'efforçaient à prouver, de façon lyrique, leur amour pour la patrie. Enfermés dans des cellules différentes, ils n'en continuaient pas moins, un duo commencé, sans doute, dans quelque cabaret dont le tenancier, peu mélomane, les avait jetés à la rue. Et là, tapage nocturne, scandale, arrivée et intervention de la maréchaussée, « violon ». Or, ce duo avait ceci d'original que l'un des patriotes chantait d'une belliqueuse voix de basse :

Les bords de la libre Sarine

Inspirent le républicain.

Il s'arme de sa carabine,

Alors, il se sent souverain.

Armons-nous ! (ter) Enfants de l'Helvétie !

Armons-nous ! (ter) au signal du danger.

L'amour sacré de la patrie

Garantira sa liberté. (bis)

tandis que l'autre pleurnichait tendrement :

La Suisse est belle !

Oh ! qu'il la faut chérir.

Sachons, pour elle,

Vivre et mourir.

Les gendarmes se fâchaient, criaient, menaçaient. Inutile ! Le patriote belliqueux se sentait de plus en plus souverain et de plus en plus inspiré par la libre Sarine; le patriote larmoyant continuait de proclamer la beauté de la Suisse et la nécessité de savoir, pour elle, vivre et mourir. Cela dura. Il fallut attendre que, la chaleur et l'ivresse aidant, les deux énergumènes fussent enfin vaincus et endormis. Alors seulement, sur le matin, un silence relatif se fit dans le poste et Mottu sommeilla. Poulard en fit autant; quant à l'Allemand, toutes ces péripéties bruyantes n'avaient pas interrompu son monologue de ronfleur insouciant.

(A suivre.)

Sami de Pully.